BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III

II
SUPPL.
PALATINA
A
77 2
NAPOLI

II Suppl. Tabl. A. 44

MYTHOLOGIE

DRAMATIQUE,

Traduite du Grec de LUCIEN.

527 (01
SBN

MYTHOLOGIE DRAMATIQUE,

Traduite du Grec de LUCIEN,

Par J.-B. GAIL,

Professeur de Littérature grecque, au Collège de France;

TOME DEUXIÈME,

Contenant

LES DIEUX MARINS ET LE COQ.

DE L'IMPRIMERIE DE DELANCE.

A PARIS,

Chez GAIL, au Collège de France, place Cambrai.

L'AN TROISIÈME.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE

DIALOGUES DES DIEUX MARINS.

DIALOGUE PREMIER.

Amour de Polyphème pour Galatée.

DORIS, GALATÉE.

DOR. ON dit, Galatée, que tu as un bel amoureux; que ce berger de Sicile rafole de toi.

GAL. Ne te moque point, Doris. Tel qu'il est, ce berger est fils de Neptune.

DOR. Qu'importe? le fût-il de Jupiter même, avec cet air sauvage, ce corps tout hérissé de poil, et l'agrément de n'avoir qu'un œil, sa naissance, dis moi, embelliroit-elle sa laideur?

Gal. Ni ce corps velu, ni ce que tu appelles un air sauvage, n'ont rien de rebutant selon moi. Ce sont des beautés mâles. Son œil donne de la grâce à son front. Il en voit aussi bien que s'il en avoit deux.

Dor. Vraiment, à t'entendre le vanter, Polyphème est moins ton amoureux que ton amant.

Gal. Il n'est point mon amant; en vérité tes méchancetés m'excedent: c'est l'envie qui te fait parler ainsi. Car un jour faisant paître ses troupeaux, et nous voyant du haut de son rocher folatrer ensemble au pied de l'Etna, dans cet endroit où le rivage se prolonge entre la montagne et la mer, je lui parus la plus belle de toutes: sans daigner jeter un seul regard sur vous, son œil ne fixa que moi. Voilà ce qui te chagrine. La préférence

qu'il m'a donnée prouve que je suis la plus belle et la plus digne d'être aimée, tandis qu'il n'eut pour toi que du mépris.

Dor. Crois-tu donc, pour être aimée d'un borgne et d'un pasteur de brebis (1), qu'on te porte envie? Quelle beauté remarque-t-il en toi? Ta blancheur peut-être. Accoutumé à ne voir que du fromage et du lait, tout ce qui en a la couleur est assez beau pour lui. Cependant si tu veux connoître en quoi consistent tes attraits, regarde-toi un jour du haut d'un rocher dans l'onde de la mer, quand elle sera calme: tu verras

(1) Au lieu de ποιμένι mot grec qui désigne les pasteurs de brebis, c'est-à-dire pasteurs de la 2e. classe, le mot honorable eut été βουκόλῳ bouvier. La 3e. classe étoit celle des chevriers. Celle des valets de Bergers formoit la 4e. Voyez ma Dissertation sur les Bergers de Theocrite.

que tu n'as d'autre avantage qu'une peau blanche. Mais pour plaire, la blancheur veut être relevée d'un peu de rouge.

GAL. Je suis aussi ridiculement blanche que tu voudras, mais j'ai un amant, tandis qu'il n'est pas une seule de vous à qui un berger, un matelot, un batelier, adresse un seul mot de galanterie. D'ailleurs Polyphème est musicien.

DOR. Tais-toi, Galatée. Nous l'entendîmes chanter l'autre jour qu'il venoit te faire la cour. Déesse de Cythère! nous crumes entendre l'animal du bon Sylène. Et puis quelle lyre il avoit! un crane de cerf dépouillé de ses chairs; les cornes servoient de branches; il les avoit jointes par un joug auquel étoient liées grossièrement des cordes qui n'étoient point tendues par des chevilles. Son chant avoit

je ne sais quoi de rude et de discordant; il mugissoit sur un ton, tandis que sa lyre en donnoit un autre, en sorte que nous ne pouvions nous empêcher de rire de ses chants amoureux. Echo, toute babillarde qu'elle est, ne voulut point répondre à ces rugissemens; elle avoit honte de redire une chanson si barbare et si ridicule. Pour comble de gentillesse, ton charmant berger portoit dans ses bras un joli joujou, un petit ours velu comme lui. O Galatée qui ne t'envieroit un pareil amoureux?

Gal. Eh bien, Doris, montre-nous le tien, que nous voyions s'il est plus beau, s'il chante mieux, s'il joue mieux de la cythare.

Dor. Je n'ai point d'amant, et ne me vante point d'être aimable. Mais un amant tel que le Cyclope, qui est parfumé comme un bouc,

qui mange, comme on le dit, de la chair crue, et qui dévore les étrangers, tu peux le garder et répondre à sa tendresse.

DIALOGUE II.

Polyphème aveugle.

POLYPHÈME, NEPTUNE.

POL. O mon père, que ne m'a point fait souffrir l'hôte abominable qui, après m'avoir enyvré, m'a crévé l'œil, tandis que je dormois !

NEP. Qui donc a osé te traiter ainsi ! . . .

POL. D'abord il se nomma Personne ; mais quand il se vit hors de la portée du trait, il me cria en fuyant qu'il s'appeloit Ulysse.

NEP. Je le connois. C'est ce petit Roi d'Itaque qui revenoit du siége de Troye. Je suis étonné de

ce qu'il a fait. Il n'est pas fort brave.

Nep. Un soir, en revenant de mes pâturages, je surpris dans ma caverne des voleurs qui s'y étoient glissés, sans doute pour dresser quelqu'embûche à mes troupeaux. J'en ferme d'abord l'entrée avec l'immense rocher qui me sert de porte. J'allumai ensuite du feu avec un arbre que j'avois apporté de la montagne, et je m'apperçois qu'ils cherchent à se cacher. Je saisis aussitôt quelques-uns de ces larrons, et les mangeai comme ils le méritoient. Alors ce scélérat, soit *Personne*, soit *Ulysse*, me présente à boire un poison doux à la vérité et d'un parfum délicieux, mais bien dangereux et propre à troubler les sens. En effet, dès que je l'eus bu, tout me sembla se mouvoir autour de moi; ma caverne se renversoit

sans dessus dessous; en un mot je n'étois plus dans mon sens. Bientôt je m'endormis. Tandis que je dormois, le brigand aiguise un pieu, le fait brûler, et me l'enfonce dans l'œil. Depuis ce moment, Neptune, je suis aveugle.

Nep. Tu dormois donc d'un sommeil bien profond pour ne t'être pas réveillé en sursaut pendant qu'on te crevoit l'œil. Mais comment Ulysse s'est-il enfui? Je suis bien sur qu'il n'a pu déplacer le rocher qui fermoit ta porte.

Pol. Je l'ôtai moi-même pour l'attraper au passage. Placé à l'entrée de la caverne, je le cherchois à tâton, ne laissant sortir que mes brebis, et recommandant au bélier de leur tenir lieu de pasteur en mon absence.

Nep. J'entends, il s'est adroitement évadé sous ce bélier. Mais

que n'appelois-tu les autres Cyclopes à ton secours ?

Pol. Eh ! mon père, je les appelai, et ils vinrent. Mais après qu'ils m'eurent demandé le nom de l'assassin, sur ce que je leur répondis, *Personne*, ils me crurent fou, ils se retirèrent. C'est ainsi que le scélérat a su m'abuser par un faux nom ; mais ce qui m'afflige encore plus, c'est qu'il m'a reproché mon malheur en me disant : Même Neptune ton père ne pourra te guérir.

Nep. Prends courage, mon fils, je te vengerai. Ulysse apprendra que si je ne puis guérir les aveugles, je puis du moins sauver ou faire périr les Navigateurs. Il est encore sur les flots.

DIALOGUE III.

Amour du fleuve Alphée pour la Fontaine Aréthuse.

NEPTUNE, ALPHÉE.

NEP. Qu'est-ce donc, Alphée ! Seul de tous les fleuves tu te décharges dans la mer, sans mêler ton onde à l'onde salée, comme font tous les autres. Tu ne t'arrêtes point à ton embouchure en versant tes flots dans les miens; au contraire tes eaux toujours réunies traversent la mer en conservant leur pureté. Semblable au plusier, tu plonges ici, et reparois ailleurs.

ALP. C'est l'ouvrage de l'amour. Ne m'en fais pas un crime, ô Neptune ! tu as aimé plus d'une fois.

NEP. Est-ce une femme qui te charme ? Est-ce une Nymphe ? Ou ne seroit-ce pas une Néréide ?

ALP. Non, c'est une fontaine.

NEP. Où coule-t-elle ?

ALP. Dans les plaines de Sicile. L'Insulaire Aréthuse est son nom.

NEP. Je la connois, Alphée : elle n'est pas sans beauté : son onde transparente jaillit à travers un sable pur, et roule sur des cailloux qui lui donnent un éclat argentin.

ALP. C'est elle-même, ô Neptune, je vais la trouver.

NEP. Vas, et sois heureux dans tes amours. Mais, dis-moi, où donc as-tu vu Aréthuse ? Tu es toi d'Arcadie, elle de Syracuse.

ALP. Tu en veux trop savoir. Tes questions me retardent trop.

NEP. Tu as raison. Cours auprès de ta bien aimée. Sors vîte du sein de la mer, mêle-toi à cette fontaine, et réunis tous deux par un doux accord, ne formez qu'une seule et même onde.

DIALOGUE IV.

La Fable de Protée n'est pas vraisemblable.

MENELAS, PROTÉE.

MEN. QUE tu te changes en eau, Protée, cela se peut croire, puisque tu es citoyen de la mer; je te passe encore l'arbre; la métamorphose en lion ne me paroît pas non plus incroyable. Mais qu'habitant de la mer, tu deviennes du feu, voilà ce qui m'étonne et que je ne crois point.

PRO. Ne t'étonne point, Menelas; la métamorphose est réelle.

MEN. J'en ai moi-même été témoin; mais il me semble, entre nous soit dit, que tu fascines par quelques prestiges les yeux de tes spectateurs, et qu'en effet tu ne deviens pas du feu.

PRO.

PRO. Quelle supercherie peut-il y avoir dans des choses que je fais publiquement? Nas-tu pas vu de tes yeux toutes mes métamorphoses? Si tu doutes encore, si ce prodige ne te paroît que mensonge et qu'illusion, approche de moi ta main, quand je serai changé en feu, brave héros, et tu sauras si j'ai seulement l'apparence du feu sans pouvoir brûler.

MEN. L'épreuve n'est pas sans danger, Protée.

PRO. Tu n'as donc jamais vu de polypes, Menelas, tu ignores donc les propriétés de ce poisson?

MEN. Assurément j'ai vu des polypes. Mais j'apprendrai volontiers de toi quelles sont leurs propriétés.

PRO. Sur quelque rocher qu'ils se placent, ils s'y attachent, ils s'y collent si fortement qu'ils se rendent semblables à la pierre dont ils

prennent aussi la couleur; en sorte qu'ils trompent le pêcheur et qu'ils échappent à l'aide de cette parfaite ressemblance.

MEN. On le dit: mais cela n'est rien au prix de tes métamorphoses.

PRO. Je ne sais, Menelas, qui tu croiras, si tu n'en crois pas tes yeux.

MEN. Je l'ai vu et revu, mais c'est pour moi un prodige incroyable qu'une même chose soit du feu et de l'eau.

DIALOGUE V.

La discorde jette la pomme d'or aux noces de Thétis.

PANOPE ET GALENE.

PAN. VIS-TU hier, Galene, ce que fit la Discorde en Thessalie, pour se venger de ce qu'on ne l'avoit pas invitée au festin?

GAL. Je n'y étois pas; Neptune

m'avoit commandé de tenir la mer calme : mais que fit-elle donc, quoiqu'absente ?

PAN. Thétis et Pelée se rendoient au lit nuptial, conduits par Amphitrite et Neptune. Les Dieux, pendant ce temps, buvoient, dansoient, écoutoient les chants des Muses et les sons de la lyre d'Apollon. L'occasion étoit favorable. La Discorde, sans être apperçue, jetta dans la salle du festin une magnifique pomme d'or, autour de laquelle étoient ces mots : *Que la plus belle la prenne.* La pomme roula comme à dessein, a l'endroit où Vénus, Junon et Pallas étoient couchées, et Mercure l'ayant ramassée, lut tout haut l'inscription. Nous autres Néréides, nous gardames le silence. Que pouvions-nous faire de mieux devant des divinités du premier ordre ? Cependant chacune d'elles revendi-

quoit la pomme, et prétendoit qu'elle lui étoit due; elles en seroient même venues aux mains, si Jupiter ne les eût séparées. Les Déesses vouloient le prendre pour arbitre. Non, leur répondit Jupiter, je ne déciderai point entre vous. Allez sur le mont Ida, vous y trouverez le fils de Priam. Ce pasteur aime la beauté, il s'y connoît, i jugera bien.

GAL. Et nos trois Déesses?

PAN. Se rendront aujourd'hui, je crois, sur le mont Ida.

GAL. Nous annoncera-t-on bientôt quelle est celle qui remporte la victoire?

PAN. Je te l'annonce d'avance. Vénus combat, aucune autre n'obtiendra la victoire, ou le juge seroit tout-à-fait aveugle.

DIALOGUE VI.

Enlevement d'Amymone.

TRITON, AMYMONE, NEPTUNE.

TRIT. NEPTUNE, une jeune vierge d'une figure charmante, va tous les jours puiser de l'eau sur les bords du lac de Lerne : je n'ai jamais rien vu de si beau.

NEP. Est-ce une personne libre, ou une esclave hydrophore (1).

TRIT. Point du tout, c'est une des cinquante filles de ce Danaüs dont on parle tant. Elle s'appelle Amymone. Je m'étois déja informé de sa naissance et de son nom. Danaüs traite (2) durement ses filles : il les

(1) Hydrophore, c'est-à-dire, chargée de porter de l'eau.

(2) *Il traitoit durement ses filles.* Reproche injuste, puisque Danaüs ne faisoit que

oblige à travailler de leurs mains; il les envoie puiser de l'eau; il leur recommande continuellement de fuir la paresse.

NEP. Il y a loin d'Argos à Lernè. Fait-elle le chemin toute seul?

TRIT. Toute seule. Argos est, comme tu sais, un pays aride, où il faut porter de l'eau sans cesse.

NEP. Triton, ce que tu me dis là de cette jeune fille, répand le trouble dans mes sens. Allons vîte à sa rencontre.

TRIT. Allons; c'est l'heure où elles vont à la fontaine, peut-être est-elle en ce moment à moitié chemin.

NEP. Attele donc à l'instant mon char. Mais non, nous perdrions du tems à le préparer, à mettre mes

---

se conformer à un usage de son tems. Voy. Hom. Voy. la Genèse. XXIV, 11.

chevaux sous le joug. Amène-moi le plus léger de mes dauphins; je le monterai pour arriver plus vîte.

TRIT. Voici le plus agile.

NEP. Bien. Partons. Toi, Triton, nage à côté de moi. Dès que nous serons arrivés à Lerne, je me mettrai quelque part en embuscade, toi, tu guetteras, et m'avertiras quand tu la verras venir.

TRIT. La voici près de toi.

NEP. O Triton, la belle et charmante fille! oui, il faut l'enlever.

AMYM. Ciel! Où m'entraînes-tu, lâche ravisseur, envoyé sans doute par mon oncle Egyptus? je vais appeler mon père.

TRIT. Paix, Amymone, c'est Neptune que tu vois.

AMYM. Neptune? que dis-tu? Pourquoi me faire violence et m'entraîner dans la mer? Hélas! je vais périr dans les flots.

Nep. Rassure-toi, on ne te fera point de mal. Je vais frapper de mon trident ce rocher qui borde le rivage, il en jaillira une source qui portera ton nom. Heureuse à jamais, seule entre toutes tes sœurs, tu ne seras point condamnée à verser de l'eau après ta mort.

DIALOGUE VII.

Io métamorphosée en génisse.

NOTUS, ZÉPHIRE.

Non. Dis-moi, Zéphyre ; cette génisse que Jupiter conduisit en Egypte à travers les flots, a donc perdu sa virginité dans les bras de Jupiter amoureux.

Zep. Oui, Notus. Mais elle n'étoit pas génisse alors; c'étoit la fille du fleuve Inachus. Furieuse de voir que Jupiter l'aimoit éperdument, Junon l'a ainsi métamorphosée.

NON. L'aime-t-il encore à présent qu'elle est génisse.

ZEP. N'en doute pas, voilà pourquoi il l'envoie en Égypte. Il nous a défendu de troubler la mer, jusqu'à ce qu'elle ait fait son trajet. Car c'est en Égypte qu'elle accouchera d'un fils, dont elle est enceinte. La mère et l'enfant deviendront ensuite des Dieux.

NON. Une génisse Déesse?

ZEP. Oui, elle présidera même à la navigation, selon ce que m'a dit Mercure, elle sera notre Souveraine, elle nous enverra sur les flots, ou, quand il lui plaira, nous empêchera de souffler.

NON. Faisons-lui la cour, Zéphyre, puisqu'elle est notre Souveraine.

ZEP. Assurément. Par-là nous obtiendrons ses bonnes grâces..... Mais elle a déja fait son trajet: la voilà sur le rivage. Tu vois qu'elle

ne marche plus à quatre pieds. Grâces à Mercure, elle se tient debout, elle a sa première forme : la voilà belle femme.

Non. Quel prodige ! Zéphyre. Elle n'a plus ni cornes, ni queue, ni pieds fourchus, c'est une charmante femme. Mais qu'arrive-t-il donc à Mercure ? il s'est aussi métamorphosé. Ce n'est plus ce beau jeune homme. Sa figure s'allonge en museau de chien (1).

Zep. Il sait mieux que nous ce qu'il doit faire ; point trop de curiosité.

DIALOGUE VIII.

Histoire d'Arion.

NEPTUNE, LES DAUPHINS.

Nep. Je vous loue, Dauphins, de

(1) Anubis divinité Egyptienne, à tête

rester toujours amis de l'homme. Jadis vous transportates jusqu'à l'Isthme le fils d'Ino, précipité avec sa mère du haut des rochers Scironiens (1). Toi, tu as aujourd'hui pris sur ton dos le Chantre de Metymne (2), avec sa cithare et son costume de Musicien, et l'as porté, en nageant, sur le promontoire de Tenare; tu ne pouvois le voir d'un œil indifférent près de périr par la scélératesse des Nautonniers.

Un Dau. Ne t'étonne point, Neptune, de notre bienveillance pour les hommes, nous l'étions avant d'être poissons.

---

de chien, que l'on croit le même que le Mercure des Grecs.

(1) Roches Scironides situées sur le rivage occidental de l'Attique, à peu de distance de l'Isthme de Corinthe.

(2) Metymne capitale de l'Ile de Lesbos, aujourd'hui Métélin dans l'Archipel.

Nep. Aussi j'en veux à Bacchus, de vous avoir ainsi métamorphosés à la suite d'un combat naval. Ne devoit-il pas se contenter de vous soumettre comme tant d'autres peuples qu'il avoit vaincus. Mais apprends-moi, Dauphin, l'aventure d'Arion.

Un Dau. Periandre, je crois, aimoit beaucoup à l'entendre, et le mandoit souvent à sa cour. Riche des bienfaits du Roi, Arion voulut retourner dans sa patrie, pour se montrer à ses concitoyens dans tout son éclat. Il s'embarqua sur un vaisseau de brigands, aux yeux desquels il fit imprudemment briller l'or et l'argent qu'il emportoit avec lui. A peine le navire fut-il au milieu de la mer Egée, que les Matelots conspirèrent contre lui. Comme je nageois auprès du vaisseau, j'entendis tout. Puisque vous

voulez

voulez que je meure, leur dit-il, permettez du moins que je me revête de mes habits de cérémonie; que je déplore mon sort par quelque chant funèbre, et me jette moi-même à la mer. Les nautonniers y consentirent. Aussitôt il se revêtit de sa longue robe, chanta des vers attendrissans, se précipita dans les ondes. Il alloit y périr, je le soulevai sur mon dos, et le portai, en nageant, jusqu'à Tenare.

NEP. Je loue votre amour pour la musique, vous avez bien payé votre musicien.

DIALOGUE IX.

Malheur d'Hellé. Origine de la dénomination de l'Hellespont.

NEPTUNE, LES NEREIDES.

NEP. QUE ce détroit, où cette jeune fille est tombée, s'appelle de

son nom l'Hellespont. Vous, Néréides, prenez son corps, et le portez sur le rivage de la Troade, afin que les habitans lui donnent la sépulture.

Amp. Ne seroit-il pas mieux, Neptune, de l'ensevelir ici dans le détroit qui porte son nom ? car nous sommes attendries des maux que lui a fait souffrir sa marâtre.

Nep. Cela n'est pas permis, Amphitrite. D'ailleurs il ne conviendroit pas de la laisser ainsi couchée à l'aventure sur le sable. Il faut, comme je l'ai dit, l'inhumer dans la Troade, ou dans la Chersonnese ; et puis, ce ne sera point une foible consolation pour elle de voir sa marâtre Ino subir le même sort. Bientôt, poursuivie pas Athamas, elle tombera du haut du Cytheron dans la mer, avec son fils dans ses bras.

Amp. Nous devrions bien la sauver en considération de Bacchus, dont elle a été nourrice.

Nep. On eut tort de le confier à une si méchante femme. Il ne faut pourtant pas désobliger Bacchus.

Amp. Mais comment Hellé s'est-elle laissé tomber de son bélier? Son frère Phryxus poursuit son voyage si heureusement!

Nep. Rien de plus naturel. Phryxus qui est jeune, peut résister au mouvement qui l'emporte. Sa sœur au contraire, peu accoutumée à une si étrange monture, saisie d'effroi, immobile d'étonnement à la vue d'un immense abyme, étourdie par la rapidité de son vol, a lâché les cornes du bélier auxquelles elle se tenoit jusqu'alors, et les flots l'ont englouti.

Amp. Sa mère Nephelé ne de-

voit-elle pas la secourir dans sa chute ?

NEP. Sans doute ; mais que pouvoit Nephelé contre le destin ?

DIALOGUE X.

L'Ile de Delos, jadis errante, sous les eaux, s'arrête par ordre de Jupiter, sur de solides fondemens, et devient visible.

IRIS ET NEPTUNE.

IR. CETTE île errante, et qui détachée de la Sicile, se cache encore sous les flots, Jupiter veut que tu la fixes sur de solides et inébranlables fondemens, que tu la places au milieu de la mer Égée, qu'elle y soit à découvert et bien visible (1). Il a besoin de cette Ile.

NEP. Il sera obéi. Mais à quoi

(1) Le mot Grec signifie visible et Delos.

lui servira-t-elle visible et ne flottant plus sous les eaux?

Ir. Il veut y faire accoucher Latone, qui ressent déjà les vives douleurs de l'enfantement.

Nep. Comment donc? ne peut-on accoucher dans le ciel? ou bien au défaut du ciel, la terre entière ne peut-elle recevoir ses enfans?

Ir. Non, Neptune; car à la prière de Junon, la Terre s'est engagée par un terrible serment, à ne donner aucun asyle aux fruits des amours de Latone. Mais cette Ile n'est point liée par le même serment, puisqu'elle n'a point encore paru.

Nep. J'entends. Ile vagabonde, arrête-toi, sors une seconde fois des gouffres de la mer, ne sois plus entraînée par les flots, demeure immobile, et reçois, ô la plus fortunée des Iles, les deux enfans de mon frère, qui seront

les plus beaux des Dieux. Vous, Tritons, conduisez-y Latone : que le calme regne dans tout l'univers. Quant à l'horrible dragon qui la glace d'effroi, les enfans qui vont naître d'elle, le tueront à coups de fleches, et vengeront ainsi leur mère. Toi, Iris, annonce à Jupiter que tout est préparé. Delos s'élève majestueusement. Que Latone y vienne et enfante.

DIALOGUE XI.

Le Xanthe desséché par Vulcain.

LE XANTHE, LA MER.

XAN. O Mer, reçois-moi dans ton sein. Je souffre des tourmens affreux. Éteins le feu qui me consume.

LA ME. Que vois-je ? ô Xanthe ! Qui t'a ainsi brûlé ?

XAN. Vulcain, hélas ! Il m'a

presque réduit en charbon. Je roule des torrens de feu.

La Me. Pourquoi a-t-il lancé ses feux sur toi ?

Xan. Pour secourir le fils de Thétis. Achille massacroit les Troyens. Je lui demandois grâce pour eux ; loin de calmer ses fureurs, le cruel opposoit des monceaux de morts à mon cours. Touché de pitié pour ces malheureux, j'ai fait déborder mes ondes, et j'ai feint de vouloir le submerger afin d'obtenir par la terreur la fin du carnage. Vulcain, qui se trouvoit près de nous, s'arme de tout ce qu'il avoit de feux et sur l'Etna et dans ses autres brasiers, fond sur moi, embrase mes peupliers et mes bruyeres, rotit anguilles et poissons, me fait bouillir moi-même et me dessèche presqu'entièrement. Tu vois où m'a réduit l'embrasement.

La Me. Te voilà tout bourbeux, et tes eaux bouillantes, comme cela doit être, après tant de sang répandu, comme tu dis, et tant de feux lancés. Mais aussi tu le mérites bien, toi qui as attaqué l'un de mes enfans, sans respect pour le fils d'une Néréide.

Xan. Devois-je ne pas m'attendrir sur le sort de mes voisins les Phrygiens?

La Me. Et Vulcain ne devoit-il pas avoir pitié d'Achille fils de Thétis?

DIALOGUE XII.

Thétis et Doris sauvent Danaé et son fils Persée.

DORIS, THÉTIS.

Dor. De quoi pleures-tu, Thétis?

Th. La belle fille, Doris, que je viens de voir enfermée dans un

coffre, par ordre de son père, avec son enfant nouveau-né! Ce père barbare a commandé à ses Matelots de prendre le coffre et de le jetter dans la mer, lorsqu'ils seroient éloignés du rivage, pour faire périr la mere et l'enfant.

Dor. Et pourquoi, ma sœur? Tu sais les détails de cette aventure.

Th. Quoique très-belle, Acrisius son pere la condamnoit à une éternelle virginité, et l'avoit enfermée dans une chambre d'airain. Je ne te garantis pas la suite de ce récit, mais on prétend que Jupiter métamorphosé en or, s'étoit glissé à travers le toit auprès de Danaé, et que recevant dans son sein le Dieu qui tomboit en pluie, elle étoit devenue enceinte. Le pere, vieillard farouche et jaloux, ne s'en fut pas plutôt apperçu, que dans ses transports furieux, soupçonnant

que qu'intrigue secrete, il l'a fait, à peine accouchée, enfermer dans un coffre.

Dor. Qu'a-t-elle dit à la vue de son supplice ?

Th. Elle l'a supporté courageusement: voilà son discours. Elle demandoit pourtant grâce pour son bel enfant, qu'elle baignoit de ses pleurs, et le présentoit à son grand-pere. Ce tendre enfant, qui ne se doutoit pas de son malheur, regardoit la mer et sourioit. Je pleure encore à ce triste souvenir.

Dor. Tu me fais pleurer aussi. Mais sont-ils déja morts ?

Th. Non assurément. Le coffre flotte encore autour de Seriphe.

Dor. Que ne les sauvons-nous en les poussant dans les filets de ces pêcheurs Seriphiens que tu vois. Ils les retireront et les rendront à la vie.

Th. Excellent conseil, suivons-le. Ne laissons périr ni cette mere, ni son bel enfant.

DIALOGUE XIII.

Neptune sous la forme du fleuve Enipée, trompe la Nymphe Tyro, amoureuse de ce Fleuve.

NEPTUNE, ENIPÉE.

Enip. Cela n'est pas bien, Neptune, je m'en plaindrai hautement. Me souffler ma maitresse, et prendre mes traits pour lui ravir des faveurs! Elle croyoit recevoir mes caresses, voilà pourquoi elle y a répondu.

Nep. Pourquoi aussi, fleuve Enipe, te montrer dédaigneux, indolent envers une aussi belle fille. Dans ses amoureux transports tous les jours elle te visitoit. Toi, tu la voyois d'un œil indifférent, ses peines amoureuses te divertissoient.

D'un air pensif elle se promenoit sur tes rivages, elle entroit dans tes ondes, elle brûloit de s'unir à son amant, et tu faisois le cruel.

ENIP. Et bien falloit-il pour cela me voler ma maitresse, changer la figure de Neptune contre celle d'Enipée, et tromper ainsi la jeune et naïve Tyro ?

NEP. Enipe d'abord si dédaigneux, ta jalousie vient un peu tard. Au surplus, Tyro n'est pas trop à plaindre. Elle a cru te posséder.

ENIP. Point du tout. Car tu lui as dit en la quittant, que tu étois Neptune. C'est ce qui l'afflige vivement. Et puis tu m'as fait une injustice, en me ravissant la joie de mon cœur, en t'environnant de mes flots azurés pour couvrir tes plaisirs, et jouir à ma place de cette jeune fille.

NEP.

NEP. Et tu n'en voulois pas, Enipée.

DIALOGUE XIV.

Andromède délivrée par Persée.

TRITON, LES NEREIDES.

TRIT. NEREIDES, ce monstre marin que vous aviez envoyé pour dévorer Andromède, ne lui a fait aucun mal; et de plus il est mort.

UNE NER. Et qui l'a tué, Triton? Céphée n'auroit-il exposé sa fille que pour l'amorcer, seroit-il ensuite sorti d'embuscade pour l'attaquer avec main-forte et le tuer.

TRIT. Non. Mais tu connois, je pense, Iphianasse, le jeune Persée, ce fils de Danaé, que son aïeul maternel exposa sur les flots, renfermé dans un coffre avec sa mère, et que sauva votre pitié.

IPH. Je sais de qui tu parles.

Ce doit être à présent un jeune homme aussi brave que beau.

TRIT. C'est lui qui a tué le monstre.

IPH. Et pourquoi, Triton? Ce n'est assurément pas là le prix qu'il devoit à notre générosité.

TRIT. Je vais vous raconter la chose comme elle s'est passée. Il marchoit contre les Gorgones, pour obéir au Roi Polydecte, déja même il étoit arrivé en Libye, lieu de leur séjour.....

IPH. Seul, ou avec d'autres guerriers compagnons de sa fortune? les chemins étoient dangereux.

TRIT. Il voyageoit à travers les airs. Minerve lui avoit donné des ailes. Arrivé à la demeure des Gorgones, il les a trouvées endormies, il a coupé la tête à Méduse, et s'est envolé.

IPH. Comment il l'a vue? Jamais

on n'a regardé les Gorgones; et jamais mortel ne l'a osé qu'une mort soudaine ne lui ait fermé les yeux.

TRIT. Minerve lui présenta son bouclier; car j'ai entendu ce que Persée en a raconté d'abord à Andromède, ensuite à Céphée. Dans ce bouclier resplendissant, comme en un miroir fidèle, la Déesse lui montroit la figure de la Gorgone. Persée les yeux fixés sur cette image, a saisi de la main gauche la chevelure du monstre; de l'autre lui a coupé la tête avec le glaive recourbé dont il étoit armé, puis il s'est envolé avant que les sœurs de Méduse se soient éveillées. Comme il abaissoit son vol assez près de la terre, le long des côtes de l'Éthiopie, il apperçoit sur un roc qui s'avance dans la mer, Andromède enchaînée. Dieux! qu'elle

étoit belle? Demi-nue, les cheveux épars, elle inspire une pitié tendre à Persée. Il l'interroge, il lui demande la cause de son supplice. Bientôt épris d'amour, (il étoit arrêté par les destins qu'elle seroit délivrée,) il se prépare à la secourir. Le monstre horrible s'élance comme pour dévorer Andromède. Persée s'élève dans l'air, le frappe d'une main à grands coups d'épée, de l'autre il lui montre la tête de la Gorgone et le convertit en rocher. Le monstre expire, toutes les parties de son corps qui ont vu la Gorgone (1), sont pétrifiées à l'instant. Déjà Persée a brisé les chaînes d'Andromède, il lui présente la main, il soutient ses pas chancelans

(1) Ce passage suppose, ainsi que l'a très-bien remarqué Belin, que ce monstre avoit, comme Argus, des yeux sur plusieurs parties de son corps.

sur ce roc glissant. Au moment où je parle, il l'épouse dans le palais de Céphée; ils partiront ensuite pour Argos. Ainsi au lieu du trépas, Andromède a trouvé un glorieux hymen.

La Ner. Je n'en suis pas très-fâchée. Avions-nous à nous plaindre de cette jeune fille, parce que sa mère tenoit des propos orgueilleux et se prétendoit plus belle que nous ?

Dor. Non. Mais par la mort de la fille on eut puni la mère.

La Ner. Ne songeons pas, Doris, à ces arrogans propos d'une femme née chez les Barbares. L'effroi qu'elle a ressenti, nous venge assez. Réjouissons-nous de l'hymen d'Andromède.

DIALOGUE XV.

Enlèvement d'Europe.

ZEPHYRE, NOTUS.

ZEP. Non, depuis que j'existe, et que je souffle sur les mers, je n'ai jamais vu une pompe si magnifique, et toi ne l'as-tu pas vue, Notus ?

NOT. Quelle pompe veux-tu dire, Zéphyre, quels sont ceux qui la composoient ?

ZEP. Tu as perdu un charmant spectacle, tel que tu n'en reverras jamais de pareil.

NOT. J'étois occupé du côté de la mer rouge (1), et soufflois sur les rivages de l'Inde, je n'ai rien vu des merveilles dont tu parles.

(1) Mer rouge, aujourd'hui mer de l'Inde.

ZEP. Tu connois sans doute Agénor, Roi de Sidon.

NOT. Oui, le pere d'Europe, n'est-ce pas? Hé bien?

ZEP. C'est d'elle-même que je veux t'entretenir?

NOT. Me vas-tu dire que Jupiter en est amoureux? je le sais depuis long-tems.

ZEP. Puisque tu sais cela, apprends aussi le reste. Europe se divertissoit avec ses jeunes compagnes sur les bords de la mer. Jupiter, sous la forme d'un taureau, est venu folâtrer avec elles. Il étoit d'une beauté parfaite; blanc comme la neige, les cornes agréablement recourbées, le regard tendre; ses mugissemens si doux, qu'Europe s'enhardit jusqu'à lui monter sur le dos. A peine y est-elle assise que le Dieu prend rapidement sa course, gagne la mer, et s'y jette

à la nage. Europe effrayée de cette aventure, se tenoit d'une main aux cornes du taureau, de l'autre retenoit son voile flottant au gré des vents.

Not. Le ravissant spectacle! Zephire. Tu as vu Jupiter nageant et portant son amante sur son dos.

Zep. Le reste, Notus, est bien plus agréable. Les flots s'abaissèrent devant lui, et la mer devenue calme, offrit une surface unie. Pour nous, retenant notre souffle, nous suivions comme simples spectateurs. Les Amours voloient à fleur d'eau, mouillant quelquefois la pointe de leurs pieds: ils portoient des torches allumées, et chantoient l'hymne des époux. Les Néréïdes sortant du sein des flots, montées sur des dauphins, applaudissoient, presque toutes demi-nues. Les Tritons, les animaux marins,

dont la figure n'a rien d'effrayant, formoient des chœurs de danse auprès d'Europe. Neptune, monté sur son char, ayant Amphitrite à ses côtés, précédoit tout joyeux cette marche triomphale et applanissoit pour son frère le chemin du liquide empire. Mais le plus bel ornement de la fête c'étoit Vénus que deux Tritons portoient couchée négligemment dans sa conque marine, et jettant à pleines mains des fleurs sur la jeune épouse. On a marché dans cet ordre depuis la Phénicie jusqu'en Crète. A peine touchions-nous le rivage que le taureau a disparu. Jupiter a donné la main à Europe pour la conduire dans un antre du mont Dictée. Elle rougissoit et baissoit les yeux: elle savoit à quoi la destinoit le Dieu. Pour nous, répandus sur la mer, chacun de notre côté, nous avons bouleversé les flots.

NOT. Heureux Zéphyre, tu fus admis à cette belle fête, tandis que moi je ne voyois que des griffons, des éléphans, des hommes noirs.

Fin des Dialogues des Dieux marins.

LE SONGE,

OU

LE COQ.

MICYLLE, LE COQ, SIMON.

MIC. OUI, maudit coq, que Jupiter t'écrase, cruel ennemi de mon sommeil, toi qui viens m'éveiller par tes cris aigus et perçans, tandis que charmé du songe le plus agréable, je jouissois, au sein de l'opulence, de la félicité la plus parfaite. Quoi donc! ne puis-je même pendant la nuit, éviter la pauvreté, mille fois plus insupportable que toi-même! Cependant le profond silence qui regne par-tout; le sûr avant-coureur (1) de l'arrivée

(1) *Sûr avant-coureur.* Litter. Cadran sûr de l'arrivée du jour.

du jour, ce froid piquant du matin, que je ne sens pas encore, m'annoncent qu'il n'est pas minuit. Ce malheureux coq, qui ne dort pas plus que s'il gardoit la fameuse toison d'or, se met à crier dès le soir. Mais sur ma foi tu t'en repentiras; que le jour paroisse, je me venge en t'assommant à coups de bâton. Dans ce moment, tu me donnerois trop à faire en santillant dans les ténèbres.

Le Coq. Micylle, mon cher maître (1), je croyois, en t'éveillant le plus matin possible, t'obliger et te donner les moyens de faire plus d'ouvrage: quand tu n'aurais fait qu'un soulier avant le lever du soleil, ce seroit autant de gagné d'avance pour avoir du

(1) Littéralement: Micylle, mon maître, je croyois t'obliger en t'éveillant dans la nuit, afin qu'étant levé de matin, tu fisses plus d'ouvrage.

pain (1). Si tu aimes mieux dormir, je te laisserai en repos et deviendrai plus muet que les poissons; mais prends garde de n'être riche qu'en songe, et d'avoir faim à ton réveil.

MIC. O Jupiter, qui détournes les prodiges, et toi, Hercule, destructeur des monstres, qu'est-ce ceci? un coq a parlé comme un homme!

LE COQ. Quoi! pour cela tu cries au prodige!

MIC. Comment n'en seroit-ce pas un? O dieux! détournez de moi ce malheur.

LE COQ. Tu m'as l'air bien ignorant, Micylle (2): tu n'as donc jamais lu ton Homere; tu y au-

(1) Le texte dit: De la farine d'orge.

(2) Lucien se moque dans tout ce morceau de l'enthousiasme aveugle de certains admirateurs d'Homere qui s'obstinoient à ne rien voir que de noble, rien que

rois vu Xantus (1), cheval d'Achille, dire un éternel adieu au hennissement, et s'arrêter au milieu du combat pour haranguer ; et ce n'étoit pas de la prose qu'il faisoit comme moi, c'étoit bien de beaux vers. Autre merveille plus étonnante, ce cheval si célèbre prédisoit l'avenir, et l'annonçoit par des oracles : cependant cela ne parut pas étrange, et celui qui l'entendoit ne s'avisa pas, comme toi, d'implorer le dieu destructeur des monstres, comme pour détourner un sinistre présage. Et qu'aurois-tu donc fait, si la quille du vaisseau Argo t'eût parlé, ainsi qu'autrefois ce fameux hêtre de la forêt de Dodone, qui rendoit des oracles, si tu avois vu des peaux d'animaux tout

---

de vraisemblable, dans les fictions de ce poëte.

(1) Iliad. ch. XIX. v. 408.

frais écorchés, se traîner par terre, ou entendu mugir des morceaux de viande de bœufs (1) à demi-grillés, bouillis et embrochés? Pour moi, qui suis l'interprète de Mercure, le plus grand parleur et le plus éloquent de tous les dieux, qui d'ailleurs vis et loge journellement avec vous, j'ai dû apprendre sans peine le langage des hommes. Au reste, si tu me promets un secret inviolable, je te donnerai volontiers la véritable raison de cette conformité de notre langage avec le vôtre, et t'expliquerai d'où me vient le don de la parole.

MIC. Un coq tenir conversation avec moi! ne seroit-ce pas encore

(1) Allusion à un endroit du douzième chant de l'Odyssée, (L. 12. v. 395.) où le poëte raconte que les compagnons d'Ulysse sont forcés par la faim de manger les bœufs du Soleil.

un songe? Je t'en conjure par Mercure, dis-moi donc, mon coq, cette véritable explication que tu m'as promise du prodige que je vois. Quant au silence que tu me recommandes, ne crains rien: qui me croiroit, si je faisois le récit de ma conversation avec un coq?

Le Coq. Écoute, Micyle; je vais te dire une chose qui te paroîtra sans doute bien étrange. Tu me vois à présent sous la figure d'un coq: eh bien! j'étois homme il n'y a pas long-temps.

Mic. On m'a conté autrefois une histoire à-peu-près semblable, d'un certain Alectryon, jeune homme ami de Mars et confident de ses plaisirs. Toutes les fois que le Dieu alloit voir Vénus, il emmenoit avec lui Alectryon, et le mettoit en sentinelle à la porte, dans la crainte d'être apperçu par le Soleil, qui

n'auroit pas manqué, s'il l'eut vu, de les dénoncer à Vulcain. Malheureusement le jeune homme s'endormit et fit mauvaise garde. Le Soleil surprit donc Vénus et Mars qui dormoient sans inquiétude, comptant sur leur sentinelle, qui devoit les avertir, si quelqu'importun venoit les troubler. Vulcain instruit par le Soleil, se rendit maître des deux amans, et les enveloppa dans des filets qu'il avoit depuis long-temps préparés. Mars ne fut pas plutôt délivré qu'il se mit en colère contre Alectryon, et le métamorphosa en un oiseau de ton espèce, lui laissant sur la tête l'aigrette du casque qu'il portoit autrefois. Depuis ce temps, pour vous justifier auprès de Mars, (quoique cela ne vous serve de rien,) lorsque vous sentez que le Soleil va se lever, vous l'annoncez long-temps auparavant.

Le Coq. On conte cette histoire ; mais la mienne est bien différente, et c'est tout récemment que je viens d'être transformé en coq.

Mic. Comment cela ? voilà qui pique singulièrement ma curiosité.

Le Coq. Il n'est pas que tu n'aies entendu parler de Pythagore (1).

Mic. Parles-tu de cet orgueilleux sophiste qui défend de goûter de la chair des animaux, de manger des fèves, qui sont, du moins à mon goût, le meilleur et le moins cher de tous les mets ; qui outre cela condamne ses disciples à cinq ans entiers de silence ?

Le Coq. Il faut que tu saches aussi que ce philosophe avant d'être Pythagore étoit Euphorbe.

---

(1) Pythagore, auteur de l'extravagant système de la métempsychose ; système aujourd'hui encore révéré des Chinois.

MIC. Il passe pour un imposteur, pour un homme à prestiges.

LE COQ. C'est moi qui suis ce Pythagore dont il est question. Ainsi, mon bel ami, cesse de m'injurier, d'autant plus que tu ignores quel étoit mon caractère.

MIC. Quoi ! un coq philosophe ! voilà qui est encore plus merveilleux. Dis-moi cependant, fils de Mnésarque, comment d'homme que tu étois auparavant, tu es devenu oiseau, et Tanagrien (1), de citoyen de Samos. Cela est bien inconcevable et bien difficile à croire : d'ailleurs, j'ai, si je ne me trompe, remarqué en toi deux choses tout-à-fait contraires aux principes de Pythagore.

(1) Les coqs de Tanagra, ville de Béotie, patrie de Pythagore, renommés par leur courage.---Samos, une des principales îles de la mer Egée, patrie de Micylle.

Le Coq. Quelles sont-elles?

Mic. D'abord, c'est que tu es un grand bavard, et que tu fais bien du bruit, au lieu que Pythagore exhortoit, je crois, ses disciples à garder le silence pendant cinq années entières. Tu as ensuite transgressé tes loix; car hier en rentrant chez moi, s'il t'en souvient, je t'ai jetté des fèves, n'ayant rien autre chose à te donner, et tu en as fort bien fait ton profit. Ainsi de deux choses l'une: ou tu n'es qu'un imposteur, sous un nom qui ne t'appartient pas; ou si tu es en effet Pythagore, tu as violé tes loix, et commis, en avalant des fèves, une aussi grande impiété que si tu avois mangé la cervelle de ton père.

Le Coq. Tu ne connois donc, Micylle, ni les motifs de ma conduite, ni les devoirs relatifs à chaque condition. Quand j'étois

Pythagore, je ne mangeois pas de fèves, parce que j'étois Pythagore ; mais aujourd'hui j'use de cette nourriture qui convient à la volaille, et qui ne nous est pas interdite. Cependant, apprends, si tu en es curieux, comment de Pythagore je suis à présent ce que tu vois, et quels avantages j'ai tirés de ces différentes métamorphoses.

Mic. Parle, mon coq ; car le récit de tes aventures me plaira au point que si on me laissoit le choix, ou d'entendre ton histoire, ou de retomber dans ce bienheureux songe qui me causoit tant de plaisir il n'y a pas long-temps, je ne sais auquel je me déterminerois, tant je trouve de rapport entre ton récit et ce songe délicieux ! tant j'ai de vénération pour ta personne et la vision qui a charmé mes sens.

Le Coq. Quoi ! tu reviens encore

à un songe que tu as eu il y a dix ans! tu conserves encore un vain fantôme, et ton imagination court après un bonheur chimérique qui, pour parler comme les poëtes, se dissipe en fumée!

Mic. Oui, coq; mets-toi bien dans la tête que jamais je n'oublierai mon songe. A la vérité il s'est évanoui; mais il a laissé sur mes yeux un baume si agréable, que j'ai peine à ouvrir mes paupières qui se referment d'elles-mêmes au sommeil. Imagine (1) le chatouillement qu'on ressent à tourner une plume dans l'oreille, et tu as l'idée de la sensation que m'a fait éprouver mon songe.

---

(1) Littéralement: Ce que j'ai vu m'a fait un plaisir semblable au chatouillement occasionné par une plume que l'on tourne dans l'oreille.

LE COQ. Voilà, certes, un attachement bien étrange pour un songe; car les poëtes nous représentent les songes avec des ailes, et le sommeil est le terme de leur vol, au lieu que le tien s'est élancé au-delà de son hémisphere, et s'est reposé sur des yeux évéillés, tant il t'est agréable ! tant il te paroît avoir de rapport avec la réalité ! Assurément je veux entendre le détail d'un songe qui te plaît si fort.

MIC. Tu seras obéi ; car rien ne m'amuse tant que de me le rappeler, et d'en raconter les circonstances. Et toi, Pythagore, quand me parleras-tu de tes métamorphoses ?

LE COQ. Ce sera, Micylle, quand tu ne rêveras plus, et que tu auras essuyé ce baume versé sur tes paupieres: en attendant, parle le premier, afin que j'apprenne si ton songe est

sorti par les portes d'ivoire (1), ou par les portes de cornes.

MIC. Ni par les unes, ni par les autres, Pythagore.

LE COQ. Cependant Homere ne parle que de celles-là.

MIC. Laisse là ton radoteur de poëte, tout-à-fait ignorant en matiere de songes. Les songes qui ne représentent que la pauvreté et la misere, il est possible qu'ils sortent par de telles portes; des songes tels que les voyoit Homere, encore ne les voyoit-il pas bien clairement, puisqu'il était aveugle. Quant au songe délicieux que j'ai eu, il est sorti par des portes d'or, il étoit lui-même tout d'or, environné d'or, et m'apportoit beaucoup d'or.

LE COQ. Cesse, mon cher Midas, de parler d'or; car ton songe pro-

(1) Odyssée, ch. XIX, v. 562.

vient

vient indubitablement de la passion qui tourmenta Midas : on diroit que tu es devenu maître de mines d'or tout entières.

MIC. Ah ! Pythagore, j'ai vu beaucoup d'or, oui beaucoup d'or. Peux-tu t'imaginer combien il étoit beau, de quel éclat il brilloit ! Sais-tu ce que dit Pindare en parlant de l'or ? rappelle-moi ce passage, où, après avoir dit que l'eau est le plus excellent des élémens, il passe à l'or, dont il place adroitement l'éloge au commencement de la plus belle de toutes ses odes.

L'eau (1) sur les élémens qu'ont séparés les Dieux,
Sans doute a droit à la victoire;
Mais tel qu'on voit au sein des cieux
Scintiller dans la nuit un astre lumineux,
L'or vainqueur des métaux, ternit toute leur gloire.

MIC. Par Jupiter, c'est cela même,

(1) Pindare, Olymp. voici la traduc

Pindare fait l'éloge de l'or comme s'il avoit vu mon songe. Mais pour ne te plus faire languir (1), écoute, très-savant coq. Tu sais qu'hier je ne mangeai pas à la maison: le riche Eucrate m'ayant rencontré sur la place publique, me dit de venir souper chez lui au sortir du bain.

Le Coq. Je ne le sais que trop bien; car je jeûnai tout le jour, tu ne revins que le soir fort tard, la tête échauffée par le vin; et tu me jettas ces cinq malheureuses fèves que je vois encore, repas bien mesquin pour un coq autrefois athlete,

---

tion littérale de ce passage: L'eau sans doute, est le premier des élémens; mais l'or brille entre les superbes richesses, comme ces feux qui s'allumant à leur propre foyer, éclatent à travers les ombres de la nuit.

(1) Plus littéralement: Mais pour que tu saches tout de suite les détails de ce songe.

et qui s'est distingué dans les jeux olympiques.

MIC. A mon retour de ce souper, je ne t'eus pas plutôt jetté ces fèves, que je m'endormis; et pendant une nuit d'ambroisie, selon l'expression d'Homere, un songe véritablement divin m'étant survenu.....

LE COQ. Raconte-moi d'abord ce qui t'arriva chez Eucrate; quelle chère tu fis à souper, et en général, tout ce qui s'y passa: rien ne t'empêche de souper une seconde fois en songe, en t'imaginant (1 que tu manges encore des mets qu'on y a servis.

MIC. Je pensois que ce récit ne seroit bon qu'à t'ennuyer; mais puisque tu le desires, je commence.

Mon cher Pythagore, je n'avois de ma vie soupé chez un riche, lors-

(1) Littéralement: En te retraçant comme une espece de rêve de ce souper.

que le plus heureux hasard me fait rencontrer Eucrate. Après lui avoir dit à mon ordinaire, *Bon jour, Seigneur*, je m'en allois de peur de lui faire honte avec mes haillons : « Micylle, me dit-il, c'est aujourdhui l'anniversaire de la naissance de ma fille, je régale mes amis. Comme un d'eux est indisposé, et hors d'état, à ce qu'on dit, de souper avec nous, viens à sa place au sortir du bain, à moins toutefois qu'il ne me fasse avertir, qu'il viendra, car il est encore indécis ». Sur cette invitation, je lui fais une profonde révérence, et me retire en conjurant tous les Dieux d'envoyer une bonne fievre chaude, ou une pleurésie, ou la goutte, à ce valétudinaire que je devois doubler (1) à

(1) Quand un athlete étoit hors de combat, celui qui lui succédoit s'appeloit ἐπίδρομος. C'est par un usage à-peu-près

table, et dont l'absence me vaudroit un bon repas. Le temps qui s'écoula jusqu'à celui du bain, me parut un siecle entier : je ne détournois pas les yeux du cadran pour voir quelle heure il marquoit, et si tous (1) les conviés devoient être sortis du bain. L'heure arrive enfin ; je pars précipitamment, vêtu le mieux possible, ayant tourné mon manteau à l'envers, afin de ne montrer que le côté le plus propre. Jétois à la porte d'Eucrate, et parmi les conviés je vois, devines-tu ? celui-là même que je devois remplacer à souper. On le disoit malade ; à dire vrai, tout l'annonçoit assez : on le portoit à

---

semblable sur les théâtres qu'on remplace un acteur qui manque par un autre nommé doublure, et qu'on n'appelleroit pas mal en grec ὑφιδρος.

(1) Littéralement : Et quand il faudroit que tous les conviés fussent lavés.

quatre ; il respiroit avec peine, toussoit, crachoit (1) avec les plus grands efforts, d'une pâleur extrême, le corps enflé, avec cela soixante ans environ.

On disoit que c'étoit un de ces philosophes qui content des sornettes aux enfans : aussi sa barbe étoit sale, et, certes, avoit grand soin de passer par la main du barbier. Le Médecin Archibias le querella d'être venu en cet état. « Il ne sied » à personne, répondit-il, et encore » moins à un philosophe, de man- » quer à ses engagemens, fût-il » assiégé de dix mille maladies : » Encrate croiroit qu'on le méprise». Point du tout, lui dis-je, il vous auroit su meilleur gré de mourir

(1) *Des crachats épais et qui avoient peine à venir* : ces mots n'offrant qu'une image peu gracieuse, j'ai cru devoir les supprimer dans la traduction.

chez vous, que de venir à sa table cracher l'ame avec les poumons. L'orgueil de notre philosophe ne lui permit pas seulement de faire attention à ma plaisanterie. Peu de tems après arrive Eucrate qui sortoit du bain. Dès qu'il eût apperçu Thesmopolis, c'étoit le nom du philosophe: « Docteur, lui dit-il, » que tu es charmant de venir nous » voir! Tu n'aurois pourtant rien » perdu à rester chez toi; car je » t'aurois envoyé de tous les mets ». Tout en disant cela, il entre, et prend par la main notre homme déja soutenu par ses esclaves: pour moi, je me disposois à m'en aller. Eucrate se tournant de mon côté, réfléchit quelques momens; et me voyant un air triste: « Entre aussi, » Micylle, tu souperas avec nous: » pour te trouver place, j'enverrai » mon fils souper avec sa mère dans

» l'appartement des femmes ». J'entrai donc comme un loup qui a presque manqué sa proie, un peu confus de ce que je paroissois avoir banni du festin le fils de la maison.

Arrive enfin le moment de se mettre à table. D'abord cinq valets, oui sur ma foi, cinq robustes valets enlèvent notre Thesmopolis, le placent sur son lit, ce qui n'étoit pas une besogne fort aisée, je te jure, et le remparent de quantité d'oreillers, afin qu'il pût rester quelque temps dans la même position : ensuite, personne ne s'empressant de l'avoir pour voisin, je fus mis à ses côtés, afin qu'il ne fût pas seul sur son lit.

Nous soupons donc, mon cher Pythagore : le repas étoit splendide et somptueux, vaisselle d'or et d'argent, coupes d'or, esclaves très-élégans, musiciens, plaisans

de toute espèce, rien ne manquoit à la fête. Cependant une chose m'importunoit fort, c'est que Thesmopolis me faisoit de très-longues dissertations sur je ne sais quelle vertu, m'apprenoit que deux négations valent une affirmation; que quand il fait jour, il ne fait pas nuit : il me faisoit aussi des argumens cornus, et mille autres plaisanteries philosophiques dont je me serois fort bien passé. Il m'arrachoit ainsi au plaisir d'entendre les instrumens et les voix : voilà, coq, voilà mon souper.

Le Coq. Il n'étoit pas divertissant, Micylle, du moment que tu t'es vu pour voisin ce vieux radoteur.

Mic. Écoute à présent mon songe. Je rêvois qu'Eucrate lui-même étoit, je ne sais comment, sur le point de mourir sans enfans; que ce même Eucrate m'ayant fait venir, m'avoit,

moi qui parle, institué, par testament, son légataire universel; que peu de temps après cette louable opération, il étoit venu à mourir. Je croyois entrer en possession de tous ses biens, et puiser dans de grands vases de l'or et de l'argent qui tomboit avec fracas et couloit à grands flots. Robes, tables, coupes, valets, tout m'appartenoit, comme de raison: un char attelé de chevaux blancs me promenoit dans tous les quartiers de la ville, couché nonchalamment, objet de curiosité et d'envie pour tous les spectateurs. J'avois quantité de couriers, beaucoup de cavaliers à mes côtés, un plus grand nombre encore à ma suite. J'étois revêtu de la robe d'Eucrate, et ses bagues chargées de seize gros diamans brilloient à mes doigts. On avoit préparé, selon mes ordres, un magnifique repas

pour la réception de mes amis ; et comme cela doit être dans un songe, ils étoient déja arrivés, déja la table étoit servie, le vin étoit loué des convives. J'en étois là, je commençois à porter des santés dans des coupes d'or, on apportoit le dessert, lorsque tes cris venant fort mal-à-propos à se faire entendre, la fête a été troublée, les tables renversées, mes richesses dissipées et perdues dans les airs. De bonne foi, n'avais-je pas bien raison d'être furieux contre toi, moi qui aurois vu très-volontiers ce songe pendant trois nuits tout entières ?

Le Coq. Quelle passion pour l'or, pour les richesses ! Quoi ! tu ne connois rien au monde de plus admirable ! selon toi, le souverain bonheur consisteroit à posséder beaucoup d'or.

Mic. Je ne suis pas seul de cet

avis, Pythagore : toi-même (1), quand tu étois Euphorbe, et que tu marchois au combat contre les Grecs, ne nouais-tu pas les boucles de tes cheveux avec des fils d'or et d'argent ? A la guerre, où le fer est un meuble plus utile que l'or, tu croyois ne pouvoir affronter les dangers, si l'or n'eût pas brillé sur tes cheveux tressés avec art. Homere, selon moi, ne comparé ta chevelure à celle des Grâces, que parce que l'or et l'argent en relevoient la beauté ; car assurément elle paroissoit bien plus belle et bien plus charmante entrelacée de ce précieux métal et brillant de son éclat. Maïs après tout, l'ami à la chevelure d'or, il t'est bien permis à toi, qui n'es que le fils de Panthée, de tant priser l'or, après ce qui est arrivé au père de tous les dieux

(1) Iliad. ch. XVII, v. 51.

et

et des hommes, au fils de Saturne et de Rhée; tu sais qu'épris d'amour pour cette jeune princesse grecque, ne connoissant pas de métamorphose plus aimable, ni de moyen plus sûr pour corrompre la garde d'Acrisius, il se changea en pluie d'or, et se glissa à travers les tuiles pour jouir de l'objet de son amour. Qu'ai-je besoin de te rappeler ici tous les avantages de l'or? te dirai-je qu'il rend beaux, sages et puissans, ceux qui le possèdent, qu'il les élève au comble de la gloire et des honneurs, qu'il change tout-à-coup des hommes vils et obscurs en des personnages importans et célèbres? Il n'est pas que tu ne connoisses mon voisin et confrère Simon, qui, aux dernières saturnales, soupa chez moi avec un plat d'andouille, flanquée de deux morceaux de lard.

Le Coq. Si je le connois ! ce petit bout d'homme, ce petit camus, qui nous a pris notre écuelle de terre, la seule qui nous restât, et qui disparut après souper, la cachant sous son bras ! je l'ai vu, vu de mes yeux.

Mic. Quoi ! c'est ce maraud qui nous a volés, et qui encore osoit prendre tous les dieux à témoin de son innocence. Mais puisque tu le voyois nous dépouiller ainsi, pourquoi ne m'as-tu pas averti en criant ?

Le Coq. Je criois comme un coq ; et c'est tout ce que je pouvois alors. Mais que t'a donc fait Simon ? tu avois, je crois, quelques historiettes sur son compte.

Mic. Ce Simon avoit un cousin extrêmement riche, nommé Drymille, qui, de son vivant, ne lui auroit pas donné une seule obole ; et

comment l'eût-il fait ? lui-même ne touchoit pas à son argent. Il vient de mourir enfin, ce cousin ; et Simon, auparavant couvert de vieux haillons, trop heureux de lécher son écuelle, se trouve, en vertu des loix, son seul héritier. Il paroît en public d'un air satisfait, et porté sur un char : il a des habits de pourpre, des esclaves, des équipages, des vases d'or, des tables à pieds d'ivoire ; enfin, adoré de tout le monde, il ne daigne plus me regarder. Dernièrement je le vis passer. --- Eh ! bon jour, Simon. --- Allez dire à ce gueux-là de ne pas estropier mon nom ; je ne m'appelle pas Simon, mais Simonides. Ce qu'il y a de plus fort, c'est qu'il est la coqueluche de toutes les femmes, et qu'il les regarde avec dédain et du haut de sa grandeur : il en est par fois dont il consent à être aimé ;

d'autres qu'il néglige, ne parlent de rien moins que de se pendre. Tu vois par-là tout ce que peut l'or, puisque semblable à cette ceinture si vantée dans la poësie, il transforme les plus laids en des hommes beaux et aimables. Aussi entend-on les poëtes s'écrier!

O bienheureux (1) métal en miracles fertile!

Et encore;

L'or commande aux mortels trop épris de ses charmes.

Mais qu'avois-tu donc à rire, mon coq, tandis que je te parlois?

Le Coq. C'est, Micylle, de te voir partager l'erreur commune sur le compte des riches. Va, sois persuadé que leur vie est plus mal-

(1) Plus littéralement: O or, si bien venu des mortels, toi qui operes de si grands prodiges. Et encore: C'est l'or qui fait la loi à l'univers. Iliad. ch. XIV, v. 214.

heureuse que la tienne: tu peux m'en croire, puisque j'ai été pauvre, que j'ai été riche, enfin que j'ai essayé de tout: tu en seras bientôt convaincu par toi-même.

Mic. Il est temps, en vérité, que tu m'instruises de tes métamorphoses et des réflexions que tu as faites dans chacune de tes conditions.

Le Coq. Écoute ; mais sache auparavant que je n'ai jamais vu de mortel plus heureux que toi.

Mic. Que moi, mon coq! veuillent les dieux t'envoyer une pareille félicité! car tu me contrains à te souhaiter malheur. Quoi qu'il en soit, dis-moi comment d'Euphorbe tu as été transformé en Pythagore, puis ce que tu as été jusqu'à ce que tu sois devenu coq. Il est vraisemblable que parmi tant de conditions diverses, tu as vu, éprouvé bien des aventures.

Le Coq. Je ne finirois pas, si je voulois te raconter comment mon ame, descendue d'Apollon, vint ici bas pour y être revêtue d'un corps mortel, et y expier quelque crime. D'ailleurs, il n'est permis ni à moi de révéler ces mystères, ni à toi de les entendre. Lors donc que j'étois Euphorbe.....

Mic. Arrête-là, mon coq, et dis-moi auparavant si j'étois quelque chose avant d'être Micylle.

Le Coq. N'en doute pas.

Mic. Dis-le-moi donc, si tu en as connoissance; je suis impatient de le savoir.

Le Coq. Tu étois une de ces fourmis des Indes (1) qui déterrent l'or.

---

(1) On trouve (dit Hérodote, Thalie, liv. 3, c. CII, traduction du savant Larcher,) dans ces déserts, parmi ces

Mic. Hélas! après m'être nourri d'or, je n'ai pas songé à m'en réserver quelques parcelles. Comme tu sais probablement ce que je deviendrai ensuite, dis-le-moi, car si quelque bonne fortune m'attend, je me pends sur le champ à cette poutre.

Le Coq. Il n'y a pas moyen de le savoir. Mais, pour en revenir à

---

sables, des fourmis plus petites qu'un chien; mais plus grandes qu'un renard. On en peut juger par celles qui se voyent dans la ménagerie du Roi de Perse, et qui viennent de ce pays, où elles ont été prises à la chasse. Ces fourmis ont la forme de celles qu'on voit en Grèce: elles se pratiquent sous terre un logement. Pour le faire elles poussent en haut la terre, de la même manière que nos fourmis ordinaires; et le sable qu'elles élèvent est rempli d'or. On envoie les Indiens ramasser ce sable dans les déserts, ect.

mon récit, quand j'étois Euphorbe, je combattis à Troie, où je fus tué par Ménélas. Peu de temps après je devins Pythagore. Alors mon ame fut sans demeure fixe, jusqu'à ce que Mnésarque m'en procurât une.

Mic. Se peut-il, mon ami, que tu aies vécu sans boire ni manger?

Le Coq. Assurément, car il n'y a que le corps qui éprouve ces besoins.

Mic. Raconte-moi d'abord ce qui est arrivé au siége de Troie. Les choses se sont-elles passées comme le dit Homere ?

Le Coq. Comment l'auroit-il su, lui qui, pendant ce temps-là, étoit chameau dans la Bactriane? Je vais te dire une chose bie surprenante: c'est qu'Ajax (1) n'étoit pas si grand

(1) La fable fait mention de deux Ajax; l'un fils d'Oïlée, roi de Locre;

ni Hélene elle-même si belle qu'on le disoit. Je la vois encore avec sa figure pâle, emmanchée d'un long cou, ce qui faisoit dire qu'elle étoit fille d'un cygne. Du reste elle étoit vieille et de même âge qu'Hécube. Elle fut d'abord enlevée par Thésée, qui en jouit à Aphidne. Celui-ci étoit contemporain d'Hercule, qui avoit déja pris Troie du temps de nos pères, qui existoient précisément à cette époque. Je tiens ces faits de Panthée, qui me disoit que dans son enfance il avoit vu Hercule.

MIC. Achille étoit-il un héros accompli? et faut-il aussi regarder comme une fable ce qu'on en dit de merveilleux.

LE COQ. Je ne me suis jamais mesuré avec lui, Micylle; d'ailleurs

---

l'autre fils de Télamon : c'est du dernier qu'il s'agit ici.

j'aurais de la peine à faire un récit exact de ce qui s'est passé chez les Grecs; et comment le pourrais-je, moi qui étois leur ennemi? Mais pour Patrocle son ami, je le tuai sans peine en le perçant de ma lance.

Mic. Ménélas te le rendit ensuite avec moins de peine encore. Mais brisons là, et revenons à l'histoire de Pythagore.

Le Coq. En général, Micylle, je n'étois qu'un pur sophiste (car il faut, je crois, te parler de bonne foi); du reste, assez instruit et versé dans les hautes sciences; je voyageai en Égypte pour avoir des entretiens particuliers avec les sages de ce pays; je pénétrai jusques dans leur sanctuaire, et j'étudiai à fond la doctrine contenue dans les livres d'Orus (1) et d'Isis. Je

(1) Si les Pythagoriciens s'abstenoient

fis une seconde fois voile pour l'Italie, où je disposai si bien en ma faveur les Grecs de ce pays-là, qu'ils me regarderent comme un dieu.

Mic. Je sais tout cela aussi bien que la merveille de ta résurrection avec la cuisse d'or que tu leur as montrée. Mais dis-moi, qui t'a mis dans l'esprit d'interdire à tes disciples l'usage de la viande et des fèves?

Le Coq. Treve de pareilles questions, Micylle.

Mic. Eh pourquoi, mon coq?

Le Coq. C'est qu'il m'en coûte-

---

de fèves, c'est que ce légume, selon Clément d'Alexandrie, rend les femmes stériles; des cosses de fèves mises au pied d'arbres nouvellement plantés, les dessèchent. Si l'on en croit Theophrastre, les poules nourries de fèves, cessent de pondre.

roit trop de te dire la vérité sur cet article.

Mic. Cependant tu devrois parler sans crainte à un homme qui est ton ami, qui vit sous le même toit, je n'oserois dire et qui est ton maître.

Le Coq. Eh bien ! cette défense ne portoit sur rien de sensé et de plausible ; mais je voyois qu'en suivant la route vulgaire et déja frayée, je ne réussirois pas à me faire admire, qu'au contraire on me regarderoit comme un personnage d'autant plus extraordinaire, que ma doctrine seroit plus bizarre. En conséquence, j'ai pris le parti de donner dans la nouveauté, et d'en imposer par un air de mystère qui partageât les esprits dans leurs conjectures, et les réunît pour m'admirer comme les oracles qu'on n'entend pas.

Mic.

Mic. Ah! je vois que tu te moques de moi comme des habitans de Crotone, de Métaponte, de Tarente, et des autres muets qui marchoient sous ton drapeau, et qui adoroient humblement tes pas. Mais après avoir été Pythagore, sous quelle forme nouvelle as-tu existé?

Le Coq. Sous la forme d'Aspasie, cette fameuse courtisane de Milet.

Mic. Que me dis-tu là? Quoi, Pythagore a été aussi femme? maître coq, il fut donc un temps où tu pondois? ou devenu Aspasie, tu couchois avec Périclès, et lui donnois des enfans? ou tu maniois la navette, filois la laine et faisois le métier de courtisane?

Le Coq. J'ai fait tous ces personnages. Mais je ne suis pas le seul. Tirésias et Caenée n'ont-ils pas avant moi subi la même méta-

morphose? ainsi tes plaisanteries retombent sur eux comme sur moi.

Mic. Dans laquelle des deux conditions as-tu goûté le plus de plaisirs? étoit-ce lorsque tu étois homme, ou lorsque Périclès.....

Le Coq. Sais-tu bien quelle question tu fais-là, et que Tirésias n'y répondit pas impunément?

Mic. Si tu ne me réponds pas, je m'en tiens à Euripide, qui dit qu'il aimeroit mieux se trouver à trois batailles, sous le bouclier, que d'accoucher une seule fois.

Le Coq. Eh bien, Micylle, je te prédis que ton tour viendra bientôt. Dans les diverses révolutions des siecles, tu seras femme plusieurs fois.

Mic. Tu ne te pendras pas, maudit coq, qui crois tous les hommes aussi voluptueux que ceux de Samos et de Milet. On dit

qu'étant Pythagore et assez beau garçon, tu étois l'Aspasie du Tyran de Samos. Et après Aspasie, as-tu été homme ou femme?

Le Coq. Cratès le cynique.

Mic. Par les dioscures, quelle étrange métamorphose, de courtisane philosophe!

Le Coq. Ensuite roi, puis pauvre, peu de temps après satrape, puis cheval, geai, grenouille, puis bien d'autres choses qu'il seroit long de raconter en détail. J'ai fini par être coq; je l'ai été plusieurs fois, car j'aimais sur-tout ce genre de vie. Je me suis trouvé au service de beaucoup de personnes, de rois, de pauvres et de riches; enfin me voici maintenant avec toi, et j'ai le plaisir de te voir te lamenter tous les jours sur ta pauvreté, t'extasier sur le bonheur des riches, faute de connoître les maux qui les

assiegent. Oui, si tu savois combien de soucis les rongent, tu rirois tout le premier d'avoir cru que les riches sont les plus heureux des mortels.

Mic. Ainsi, Pythagore, ou tout autre nom qui te plaira, car je ne veux pas t'interrompre au milieu de ton récit, en t'appelant tantôt d'une façon, tantôt d'une autre.....

Le Coq. Appelle-moi Euphorbe, Pythagore, Aspasie, Cratès, peu m'importe puisque je suis tout cela. Cependant tu feras mieux de m'appeler coq comme je le suis à présent, ne fût-ce que par respect pour un animal qui n'a de bas que les apparences, et qui réunit en lui tant d'ames différentes.

Mic. Or ça, mon coq, puisque tu as essayé de presque toutes les conditions, et que tu as tout vu, trace-moi un tableau fidèle de la

vie des riches et de celle des pauvres, afin que je sache si tu ne m'abuses pas en me disant que je suis plus heureux que les riches.

Le Coq. Ecoute bien, Micylle. N'est-il pas vrai que quand on te dit, L'ennemi approche, cette nouvelle ne t'inquiète pas ? tu ne crains pas qu'il ravage tes terres, qu'il gâte tes vignes, qu'il foule aux pieds tes jardins. Au premier son de la trompette, si même tu l'entends, tu regardes autour de toi, cherchant un sentier qui te dérobe au péril et te mette en sûreté. Outre que les riches ont à craindre comme toi pour leur propre vie, ils ont encore la douleur de voir du haut des murs saccager et emporter ce qu'ils possèdent dans les champs. A-t-on besoin d'impôts, ce n'est qu'à eux qu'on s'adresse ; faut-il se mettre en campagne, le danger n'est que

pour les riches qui commandent l'infanterie ou la cavalerie ; tandis que toi avec ton bouclier d'osier et ton équipage leste pour la fuite, tu es prêt à partager la table du vainqueur, s'il donne des fêtes pour célébrer sa victoire. En temps de paix, tu vieus en qualité de citoyen dans les assemblées. Là tu regnes sur les riches qui tremblent devant toi, redoutent ton courroux, te flattent par des largesses. Ils se donnent mille peines pour te procurer le plaisir des bains, des jeux, des spectacles ; toi, pendant ce temps-là, tu joues le rôle de juge, d'inspecteur, de maître sévere, sans daigner quelquefois leur parler. Quand il te plaît, tu fais pleuvoir sur eux une grêle de pierres, et confisques leurs biens. Tu ne crains ni la bassesse d'un délateur, ni les efforts d'un voleur qui

voudroit faire un trou à tes murs ou escalader la maison pour enlever ton or. Tu n'a l'embarras ni de rendre des comptes, ni d'en exiger, ni de batailler avec de maudits économes. Libre de tout soin quand tu as racommodé ta savate et reçu tes sept oboles, tu quittes l'ouvrage; et le soir, s'il t'en prend envie, tu vas au bain. Tu achetes des anchois et des têtes d'oignons, et tu te regales, chantant de tout cœur, et philosophant avec l'heureuse pauvreté. Aussi te portes-tu à merveille, tu es robuste et impénétrable au froid. Le travail qui te tient en haleine, te met en état de résister avec vigueur à ce que d'autres croient au-dessus de leurs forces, de manière que tu ne ressens jamais l'atteinte des maladies dangereuses. S'il te survient un léger acccès de fievre, tu lui cedes quelques ins-

tans, bientôt tu la secoues et t'en débarrases par la diete. La fievre s'enfuit épouvantée à la vue d'un malade qui se gorge d'eau froide, et envoie promener les médecins avec leur régime. Les riches, au contraire, victimes de leur intempérance, que de maux n'éprouvent-ils pas! goutte, phthisie, pulmonie, hydropisie, car voilà les enfans de leurs magnifiques repas. Aussi ceux d'entre eux qui, semblables à Icare, ont pris un essor trop élevé, et se sont approchés trop près du soleil sans voir que leurs ailes n'étoient attachées qu'avec de la cire, sont tombés avec grand fracas dans la mer. Ceux, au contraire, qui, à l'exemple de Dédale, moins hardis dans leur vol, rasent la surface des eaux, afin de tenir la cire de leurs ailes dans une humidité convenable, ceux-là se voient à l'abri de tout danger.

MIC. Ah ! voilà des gens sages et raisonables.

LE COQ. Tu peux encore, Micylle, t'instruire d'après les honteux naufrages de plusieurs autres. Ici c'est Crésus depouillé de ses ailes, montant sur le bûcher et divertissant les Perses à ses dépens. Là, c'est Denis détrôné, qui montre à lire dans Corinthe, et qui après avoir régné sur de puissans états, la férule en main, fait épeler de petits enfans.

MIC., Dis-moi, mon coq, et toi lorsque tu étois roi (car tu me dis l'avoir été), comment te trouvois-tu de ce genre de vie ? Sans doute que possédant le plus grand de tous les biens, tu étois au comble de la félicité.

LE COQ. Ne me le rappelle pas, Micylle, tant j'étois malheureux alors ! Il est vrai qu'au dehors rien

ne sembloit manquer à mon bonheur ; mais au dedans j'étois rongé de soucis.

Mic. Comment ! voilà une chose bien étrange et bien difficile à croire.

Le Coq. Je régnois, Micylle, sur un vaste pays fertile en productions de toute espèce, célèbre par la multitude de ses habitans, par la beauté de ses villes, arrosé de fleuves navigables, environné d'une mer munie de bons ports. J'avois infanterie considérable, cavalerie bien disciplinée, garde nombreuse, des galères, des richesses immenses, quantité de vaisselle d'or, enfin tout ce que la pompe royale a de plus imposant et de plus majestueux. Aussi dès que je paroissois en public, mes peuples se prosternoient devant moi, croyant voir une divinité : les uns accouroient en foule, et se pous-

soient pour me voir ; les autres, montés sur les toits, regardoient comme un grand honneur d'avoir vu mon attelage, mon manteau royal, mon diadême, mon avant et mon arrière-garde. Pour moi qui connoissois tous mes chagrins, tous mes tourmens, j'excusois leur ignorance en plaignant ma misère ; je me comparois à ces statues colossales, chefs-d'œuvre de Phidias, de Myron ou de Praxitele. Au dehors c'est Neptune le trident en main, c'est Jupiter tout brillant d'or et d'ivoire, armé de foudres et d'éclairs. Mais regardez au dedans; des leviers, des coins, des barres de fer, des clous qui traversent la machine de part en part, des chevilles, de la poix, de la poussière, et d'autres choses aussi choquantes à la vue, voilà ce que tu y trouveras, sans parler encore d'une infinité de

mouches et de musaraignes qui en font leur séjour ordinaire. Telle est à peu-près la royauté.

Mic. Mais cela ne me dit pas encore ce que tu entends par ces clous, ces leviers, ce vil amas de poussière et d'ordure que tu prétends voir dans la royauté ; car enfin paroître en public, attirer tous les regards, être adoré comme un dieu, tout cela ressemble assez à l'extérieur du colosse, offre même quelque chose de divin. Dis-moi donc à présent quel est l'intérieur de ce colosse.

Le Coq. Par où commencer, Micylle ? Te peindrai-je les rois en proie aux alarmes, aux remords, aux soupçons, à la haine, aux embûches de ceux qui les approchent ? de-là un sommeil court et encore superficiel, des rêves pleins de trouble, des pensées qui se combattent,

combattent, des attentes toujours fâcheuses. Te dirai-je que tout leur temps ils le donnent à des audiences publiques ou particulières, à des expéditions, des ordres, des traités, des calculs ? de-là nul plaisir, pas même en songe ; ils sont réduits à veiller seuls pour leurs sujets, à porter seuls le fardeau des affaires. Le fils d'Atrée (1) roulant mille projets dans sa tête, ne peut goûter les douceurs du sommeil, tandis que tous les Grecs dorment profondément à ses côtés. Le roi de Lydie se chagrine à la vue de son fils muet, celui de Perse à la vue de Cléarque qui leve pour Cyrus des troupes étrangères. Dion parlant à l'oreille de quelques Syracusains afflige celui-ci ; les éloges dont on comble Parménion mortifient

(1) Iliad. ch. X, v. 1.

celui-là ; Ptolomée inquiète Perdicas, Séleucus inquiète Ptolomée.

Ce n'est pas tout. Une maitresse ne leur accorde-t- elle ses faveurs qu'avec répugnance, ou leur est-elle infidèle ? Apprennent-ils que quelques-uns de leurs sujets méditent une révolte, voient-ils deux ou trois de leurs gardes se parler tout bas, voilà encore un sujet d'affliction. Mais ce qu'il y a de plus terrible pour eux, c'est d'avoir à se défier sur-tout de leurs plus chers favoris, et de s'attendre toujours à quelque chose de fâcheux de leur part. En effet, l'un meurt empoisonné par son fils, l'autre par l'objet de sa passion, un troisième périt d'une mort à peu près pareille.

Mic. Bons dieux! tu me dis là des choses effrayantes, mon coq. Je suis donc bien plus en sûreté, courbé sur mon ouvrage, et coupant

mon cuir, que si je buvois dans une coupe d'or de l'aconit et de la ciguë, présentés des mains de l'amitié ; car pour moi tout le risque que je cours, si mon alêne vient à glisser de travers, c'est de me piquer légèrement le doigt et de saigner. Les grands au contraire trouvent, comme tu dis, la mort au milieu des festins qu'ils célèbrent, quoiqu'investis de mille maux. Sont-ils déchus de leur grandeur, ils ressemblent on ne peut pas mieux à des personnages de théâtre. Tant que ceux-ci représentent Cécrops, Sisyphe ou Téléphe, ils portent un diadême, une épée à garde d'ivoire, une chevelure flottante, un manteau tissu d'or : mais s'ils ont le malheur, ce qui n'est pas rare, de faire un faux pas et de tomber au milieu du théâtre, ils deviennent la risée des spectateurs, le masque

et le diadême sont brisés, la véritable tête du comédien ensanglantée, ses cuisses à nud en grande partie ; on ne voit plus que ses misérables haillons et son cothurne tout difforme et nullement proportionné à ses pieds. Vois-tu, mon coq, comme tu m'as aussi appris à faire des comparaisons. Telle est à peu près l'idée que tu t'es formée de la royauté. Mais lorsque tu étois cheval, chien, poisson, ou grenouille, comment te trouvois-tu de ces différens genres de vie?

Le Coq. Tu entames là une matière aussi longue à discuter, qu'étrangère à la circonstance présente. Cependant en général de toutes les conditions celle de l'homme m'a paru la moins tranquille. Tous les autres animaux en effet se renferment dans les désirs et les besoins de la nature. Tu ne trouveras par-

ni eux ni un cheval financier, ni une grenouille calomniatrice, ni un geai sophiste, ni une mouche cuisinière, ni un coq débauché, ni aucune des autres misères de l'espèce humaine.

MIC. Tu as peut-être raison, mon coq; cependant je ne rougirai pas de te découvrir mon foible. Je ne puis aujourd'hui même me défaire de l'envie de devenir riche. Ce beau songe qui m'étaloit tant d'or, je l'ai encore sous les yeux; sur-tout j'enrage de la position de ce marand de Simon, qui vit dans les délices, comblé de tant de biens.

LE COQ. Je vais te guérir, Micylle; et puisqu'il est encore nuit, lève-toi et me suis: je te conduirai chez ce même Simon et chez d'autres riches pour te rendre témoin de ce qui s'y passe.

MIC. Comment cela, puisque les

portes sont fermées ? faudra-t-il percer le mur ?

Le coq. Point du tout ; mais Mercure, à qui je suis consacré, m'accorde un privilége singulier. La plus longue plume de ma queue qui, par sa souplesse se replie sur elle-même...

Mic. Mais tu en as deux pareilles.

Le Coq. Eh bien ! avec cette plume droite, celui pour qui je l'arracherai, et à qui je la donnerai, peut avec mon consentement, ouvrir toutes les portes, et voir tout sans être visible.

Mic. Je ne te savois pas sorcier. Si une bonne fois tu me donnes ton secret, tu me verras bientôt transporter ici les trésors de Simon. Je ne sortirai pas de chez lui sans avoir fait ce bon coup, et je le réduirai de nouveau à ronger son cuir en le tirant avec ses dents.

LE COQ. Cela ne peut pas être. Mercure m'a ordonné de faire du bruit pour découvrir celui qui feroit servir cette plume à un artifice aussi criminel.

MIC. Il n'est pas croyable que Mercure, qui est lui-même un voleur, soit ennemi de ses pareils. Mais avançons, je ne toucherai pas à son or, si je puis.

LE COQ. Commence, Micylle, par arracher la plume . . . Quoi! tu les arraches toutes deux?

MIC. Pour plus de sûreté, mon coq; ta queue en sera moins difforme et gardera mieux l'équilibre.

LE COQ. Soit. Allons-nous d'abord au logis de Simon, ou chez quelque autre riche?

MIC. N'allons que chez Simon, qui depuis qu'il a fait fortune, a jugé à propos d'allonger son nom de deux syllabes... Mais nous voici à sa porte; que faire à présent?

Le Coq. Introduis la plume dans la serrure.

Mic. Par Hercule, la porte s'ouvre comme avec une clef.

Le Coq. Avance. Vois-tu comme il veille et compte ses écus ?

Mic. Par Jupiter, je le vois auprès d'une petite lampe obscure et sans huile. Quelle pâleur ! Quelle maigreur ! Ceci m'étonne ; il faut croire qu'il est rongé de soucis, car on ne lui connoît pas d'autre maladie.

Le Coq. Ecoute ce qu'il dit, et tu sauras la cause de son mal.

Sim. « Voilà soixante-dix talens mis en lieu de sûreté. Je les ai cachés en terre sous mon lit, sans que personne m'ait apperçu. Mais les seize talens que j'ai déposés sous la mangeoire de l'écurie, Sosyle, mon palefrenier, les aura vus. Aussi est-il continuellement autour de ses chevaux, lui qui

d'ailleurs n'est ni soigneux ni laborieux de son naturel. Il m'en aura vraisemblablement excroqué bien d'autres. Sans cela comment Tibie lui auroit-il fait hier ces fortes provisions de viandes ? On assure aussi qu'il vient d'acheter, pour sa femme, un collier de cinq drachmes. Je suis perdu, ces coquins-là me ruineront tout-à-fait. A propos, ma vaisselle n'est pas bien cachée, et ce n'est pas une vaisselle ordinaire. On pourroit percer ces murs, et me l'enlever. J'ai tant d'envieux, tant de gens qui me dressent des pieges, à commencer par mon voisin Micylle»!

Mic. « En vérité je te ressemblerois, si j'emportois comme toi des plats sous mon bras ».

Le Coq. Paix, Micylle, ou nous sommes trahis.

Sim. « C'est le plus sur parti de se tenir sur ses gardes. Faisons la

ronde dans toute la maison... Qui va là ? Par Jupiter, je te vois, scélérat, qui perces les murailles... Les dieux soient loués ! ce n'est qu'une colonne. Comptons une seconde fois l'argent que j'ai enfoui dernièrement ; peut-être me serois-je trompé dans mon calcul... J'entends encore du bruit ! on m'assiége, on me dresse de tous côtés des embûches ! Où est mon épée ! Si j'attrape quelqu'un ! Enterrons de nouveau notre trésor ».

Le Coq. Voilà, Micylle, la vie de Simon. Allons aussi chez quelque autre riche, puisque la nuit n'est pas encore finie.

Mic. Le misérable ! quelle vie que la sienne ! je souhaite de pareils trésors à mes ennemis. Avant de partir je veux lui appliquer un bon coup de poing sur la mâchoire.

Sim. « Au meurtre ! aux voleurs !

MIC. Lamente-toi, veille, deviens aussi jaune que cet or que tu couves sans cesse de tes yeux. Pour nous, allons, s'il te plaît, chez l'usurier Guiphon : sa maison n'est pas éloignée. Voilà sa porte qui s'ouvre d'elle-même.

LE COQ. Le vois-tu veillant, en proie à mille soucis, comptant une fois, deux fois, le gain de ses usures avec ses doigts crochus. Il lui faudra bientôt quitter tout pour devenir cloporte, cousin, ou moucheron.

MIC. Helas ! l'insensé qu'il est, ne vit pas plus heureux que les insectes. Comme il est tout desséché à force de calcul ? Voyons-en un autre.

LE COQ. Ton Eucrate, si tu veux. Voilà ses portes ouvertes d'elles-mêmes : entrons.

MIC. Tout cela étoit à moi tout-à-l'heure.

Le Coq. Quoi ! tu rêves encore à toutes ces richesses ! Tiens, vois-tu cet infâme Eucrate, un vieillard...

Mic. Ah ! l'abominable spectacle... et sa femme entre les bras de son cuisinier.

Le Coq. Eh bien, Micylle, Voudrois-tu donc être l'héritier d'Eucrate, et posséder tous ses biens ?

Mic. Point du tout, mon coq : plutôt mourir de faim que d'éprouver un pareil sort ! Adieu festins et richesses ! Il vaut en vérité mieux n'avoir que deux oboles pour tout bien, que de vivre chez soi dans des transes continuelles.

Le Coq. Mais le jour va bientôt paroître : retournons au logis, Micylle ; tu verras le reste une autre fois.

Fin du Songe, ou Coq de Lucien.

TABLE

TABLE
DES DIALOGUES
DES DIEUX MARINS,

Contenus dans ce deuxieme volume.

I. *Amour de Polyphème pour Galatée.* Doris, Galatée, pag. 1.

II. *Polyphème aveugle.* Polyphème Neptune, 6

III. *Amour du fleuve Alphée pour la fontaine Aréthuse.* Neptune, Alphée, 10

IV. *La fable de Prothée n'est pas vraisemblable.* Menelas, Protée, 12

V. *La Discorde jette la pomme d'or aux noces de Thetis.* Panope et Galene, 14

VI. *Enlevement d'Amymone.* Triton, Amymone, Neptune, 17

VII. *Io métamorphosée en génisse.* Notus, Zéphyre, 20

VIII. *Histoire d'Arion.* Neptune, les Dauphins, 22

IX. *Malheur d'Hellé. Origine de la dénomination de l'Hellespont.* Neptune, les Néréides, 25

X. *L'Ile de Delos, jadis errante sous les eaux, s'arrête par ordre de Jupiter, sur de solides fondemens, et devient visible.* Iris et Neptune, 28

XI. *Le Xanthe désséché par Vulcain.* Le Xanthe, la mer, 30

XII. *Thétis et Doris sauvent Danaé et son fils Persée.* Doris, Thétis, 32

XIII. *Neptune sous la forme du fleuve Enipée, trompe la Nymphe Tyro, amoureuse de ce fleuve.* Neptune, Enipée, 35

XIV. *Andromède délivrée par Persée.* Triton, les Nereides, 37

XV. *Enlèvement d'Europe.* Zéphire, Notus. 42

Le Songe ou le Coq. Micylle, le Coq, Simon, 47

Fin de la Table.

627081
SBN

Bl
Vitt.
S
PA